

L'air inoposant et le ton solennel, le maire s'adressait au fiancé :

—M. Charles-Henri de Guérande, consentez-vous à prendre pour épouse Mlle Edmée-Adrienne de Chancel ?

—Oui, monsieur, répondit le comte, la voix forte.

Mais, soudain, quelqu'un s'était dressé entre lui et sa fiancée...

C'était l'enfant... l'enfant qui l'avait pris par le bras et qui cherchait à l'entraîner... l'enfant qui lui criait :

—Papa, maman t'attend !... maman va mourir !... Viens !... oh ! viens vite !

Livide de colère, le comte s'était rejeté en arrière, mais l'enfant se cramponnait à lui.

—Eile va mourir !... Elle t'attend !... Viens !... oh ! viens ? ne cessait-il de crier, de plus en plus suppliant.

Mais le comte venait de le repousser si brutalement qu'il eut un cri de douleur, et le baron allait se ruer sur lui quand enfin, aidés de quelques invités, les huissiers le jetèrent dehors. Mais au milieu des clamours d'indignation qui le poursuivaient, c'était toujours la même prière qu'il faisait entendre.

—Papa, viens !... Elle va mourir !

Et la porte s'était refermée sur lui, déjà on le chassait à coups de pied comme un chien, que sa voix désolée criait encore dans un sanglot :

—Oh ! tu viendras !... Papa !... Papa !...

—Le petit misérable !... Je ne l'ai jamais vu... Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria le comte en jetant un coup d'œil à sa fiancée.

Et comme il lui voyait des larmes dans les yeux :

—Vous pleurez !... Remettez-vous ! ajouta-t-il avec autorité.

Mais elle restait toute tremblante et ce qui, surtout, l'avait troublée jusqu'au fond de l'âme, c'était la voix de cet enfant... c'était aussi son doux et beau visage qui évoquait en elle une ressemblance frappante, un souvenir qui dormait dans son cœur.

Et tout le monde la regardait, cherchait à lire sur son front de plus en plus pâle et de plus en plus triste l'effet que cette scène avait pu produire, lorsque le maire éleva de nouveau la voix, s'adressant cette fois à la jeune fille :

—Mademoiselle Edmée-Adrienne de Chancel, consentez-vous à prendre pour époux M. Charles-Henri de Guérande ?

Alors, dans le grand silence qui venait subitement de se faire, silence plein d'inquiétude et d'anxiété :

—Non, monsieur ! répondit-elle très haut, la voix très ferme.

Une immense rumeur avait rempli la salle et deux cris avaient retenti :

—Mademoiselle !

—Ma fille !

—Messieurs !... messieurs ! supplia le maire en s'adressant au comte et au baron de Chancel qui semblaient vouloir se ruer sur la jeune fille. Du calme !... du sang-froid !... Et je prie tout le monde de se taire !... Messieurs !...

Puis, se penchant vivement à l'oreille du baron, tandis que le tumulte devenait de plus en plus violent :

—Un malentendu, dit-il. Parlez-lui... Je vais attendre là...

Et il disparut avec son secrétaire.

—Ah ! quel affront !... Réfléchissez, Adrienne ! dit tout bas le comte, frémissant de rage.

—Non ! non !... Votre femme, jamais ! s'écria celle-ci. Votre bras, mon père !

Pais, méprisante et la tête haute, elle s'éloigna au bras du baron que cet épouvantable scandale effrayait, pendant que le comte de Guérande, les yeux chargés de haine, demeurait foudroyé et anéanti.

Pendant ce temps, la foule qui avait vu l'enfant s'enfuir éperdu et sanglotant, et qui déjà savait aussi le sanglant refus dont le fiancé venait d'être souffleté, la foule s'emballait, acclamant avec enthousiasme Adrienne et remplissant la rue de mille cris ironiques, de mille huées insultantes à l'adresse du comte.

Aussi, à peine la jeune fille reparut-elle, rapidement entraînée par son père, que toutes les mains applaudirent.

—Vive la mariée !... Vive la mariée !...

Tandis que, tout près d'elle, elle entendait une femme dire à une autre :

—Oh ! je connais bien cet enfant... Il demeure en face de chez moi, dans un hôtel meublé...

—Rue Montmartre ?

—Oui, tout près de la rue d'Aboukir...

Mais sur un signe du baron, déjà la voiture filait, pendant que des nouvelles huées saluaient à son tour d'apparition du comte.

—Remporte ta veste !

—Tous est rompu, mon gendre ! lui criaient les loustics.

Et les quolibets pleuvaient, la foule s'amassait de plus en plus gougailleuse autour de M. de Guérande, quand la police s'élança et balaya la place.

Cependant l'enfant, qui n'avait cessé de courir, arrivait en effet rue Montmartre. Il monta comme un fou deux étages, se jeta dans un long corridor très noir, puis une porte se trouvant devant lui avec sa clef dans la serrure, il entra.

La chambre, qui donnait sur la rue, était très claire, mais quelle détresse ! quelle misère !

Dans un petit lit de fer, une femme était couchée... une femme très jeune encore, jadis d'une étonnante beauté, mais qui n'était plus qu'un spectre, tant son pauvre corps était amaigri et tant son pâle visage, où une sueur froide collait ses beaux cheveux d'un blond doré, comme ceux d'Adrienne, portait l'empreinte de la mort.

—Tu as bien tardé ! fit-elle la voix si creuse et si faible qu'on l'entendait à peine. Qu'as-tu donc fait ?

Et comme elle venait de voir les yeux humides et rouges de son fils, ses vêtements en désordre et son étrange pâleur, elle eut un cri d'inquiétude.

—Parle vite ! Que t'est-il arrivé ?

—J'ai vu mon père ! répondit l'enfant en tombant à genoux devant elle.

—Ton père !... Ton père !... Il est donc à Paris ! C'est donc bien vrai qu'il nous a abandonnés !... Oh ! Maurice, tu te trompes... tu te trompes, mon enfant !

—Je l'ai vu !... Ne pleure pas ! Il se mariait !

La pauvre femme avait eu un cri si déchirant qu'à son tour l'enfant jeta un cri d'épouvante. Et dans une étreinte folle, serrant son fils contre son cœur qu'elle ne sentait plus battre, elle l'écoutait, voulant tout savoir, retournant vingt fois ce poignard dans sa plaie, subissant vingt fois cet horrible martyre de l'amour trahi, de l'oubli de la foi jurée !

Et livide, hagarde, les deux mains sur les épaules de son fils, elle le regardait fixement.

—Maurice, dit-elle enfin quand elle put parler, Maurice, tu vas rester seul au monde...

—Mère !

—Seul !... et personne ne te connaîtra... personne ne t'aimera !

Le pauvre petit sanglotait, la bouche collée sur les mains de la moribonde.

—Tu prendras les derniers bijoux qui me restent et dont je ne me parerai plus... Tu prendras aussi mes papiers et tu y trouveras l'adresse de ma sœur... Mais peut-être est-elle mariée !... peut-être n'est-elle plus à Paris !... Tâche toujours de la voir... Tu m'entends ?

—Oui, mère.

—Mais, quoi qu'il arrive, sois courageux et loyal... Souviens-toi de ton père !... C'est son abandon qui me tue... c'est son parjure qui va faire de toi le plus malheureux des orphelins !... Que d'autres, quand tu seras un homme, ne connaissent pas par toi les souffrances que j'ai connues... les souffrances que tu vas connaître... Embrasse-moi, mon enfant !

Et ils restaient étroitement enlacés, mêlant leurs sanglots et leurs larmes quand, soudain, ils tressaillirent.

On venait de frapper, puis, lentement, la porte s'était ouverte. Et sur le seuil, une femme voilée, vêtue de noir, se tenait immobile et indécise.

Cette femme, le petit Maurice l'avait déjà reconnue.

—La mariée, maman ! s'écria-t-il.

La mourante s'était redressée, les yeux étincelants. La mariée !... Sa rivale !... Est-ce que cette femme venait la braver jusque dans son agonie !

Mais celle-ci avait relevé son voile. Elles se regardèrent, puis eurent un seul cri :

—Adrienne !

—Yvonne !

—Oh !

—Oui, c'est moi... ta sœur !

—Non, non, ma rivale !... c'est affreux ! s'écria l'agonisante en faisant un geste pour la repousser.

Mais Adrienne venait de la prendre dans ses bras, puis, lui couvrant le front de baisers :

—Non, ta sœur, Yvonne... rien que ta sœur... toujours !... Oui, ta sœur qui en venant vers toi croyait venir vers une étrangère... vers une pauvre femme à qui elle voulait dire : " Ne me confondez pas avec ce misérable... n'ayez pas pour moi le même mépris que vous avez pour lui, car j'ignorais tout, car lorsque j'ai tout su, je n'ai pas voulu me faire sa complice et vous voler votre bonheur !

—Oh ! oui, un misérable !... le dernier des hommes ! s'écria Yvonne, frémissante. Mais, ajouta-t-elle, tu l'aimais donc aussi ?... Ah ! pauvre enfant !

—Non, je te jure !... mais j'obéissais à mon père... à notre père vers qui tu vas revenir et qui te pardonnera...

—Jamais !... non, jamais de pardon pour moi !... il y a un abîme entre nous...

—Un abîme !

—Oh ! ne demande pas davantage... Si j'ai quitté notre maison, c'est qu'il m'en a chassée !

—Chassée !

—Oui, j'avais eu le malheur de connaître ce lâche... Sa famille ne voulait plus le voir... J'ai eu pitié de lui. Pendant un voyage en Espagne que je fis avec notre père et dont tu ne te souviens pas, car tu étais au couvent à cette époque, nous nous rencontrâmes et un vieux prêtre de la montagne nous unit secrètement. Il devait, aussitôt revenu en France, régulariser cette situation et tout avouer à mon père. Mais il me trompait, il me mentait toujours !... L'avenir, le bonheur, il me les avait promis... Et pendant ce temps... Oh ! l'être vil !... Oh ! le Judas !

—Yvonne ! Yvonne !

—Pendant ce temps — oh ! je comprends tout maintenant ! — pendant ce temps, il n'avait qu'une pensée fixe : rentrer en grâce auprès de sa famille pour faire un brillant mariage !... Et c'est ainsi qu'après m'avoir fait quitter mon père, il partit un beau jour en me disant : " Je vais tâcher d'obtenir mon pardon. C'est pour Maurice et pour toi que je veux fléchir les miens... " Son pardon !... Il l'avait déjà et il savait bien que je ne le reverrais pas !

Et la malheureuse se tut, étouffée par les larmes. Sa voix n'était plus qu'un souffle et, brusquement, elle porta les mains à ses yeux.

—Je n'y vois plus !... Maurice !... Adrienne ! s'écria-elle avec épouvante.

—Mère !